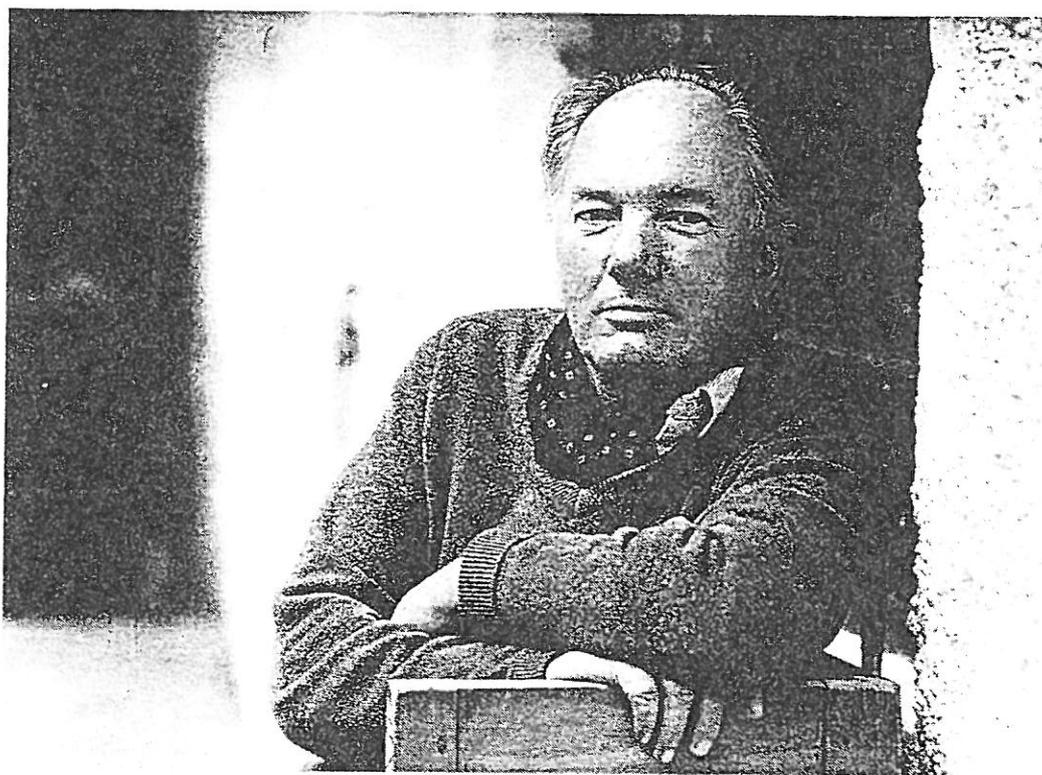


LE NEVEU DE WITTGENSTEIN

THOMAS
BERNHARD



théâtre des treize vents
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON

M O N T P E L L I E R



LE NEVEU DE WITTGENSTEIN

**de Thomas Bernhard
Texte français de Jean-Claude Hémery**

**Adaptation et mise en scène
Patrick Guinand**

Décor : Jean Bauer

Costumes : Pierre Albert

Lumières : Hervé Gary

avec

Jean-Marc Bory : Thomas B

Huguette Faget : L'amie vitale

PATRICK GUINAND

QUI A ADAPTE ET MIS EN SCENE

LE NEVEU DE WITTGENSTEIN

RENCONTRERA LE PUBLIC

LE LUNDI 4 MARS 1991 à 17 H 30

A LA MAISON DE HEIDELBERG

4, rue des Trésoriers de la Bourse

MONTPELLIER

TEL : 67.60.48.11.

LE NEVEU DE WITTGENSTEIN

Nulle part le mensonge n'est plus grand et plus passionnant qu'au théâtre.

Thomas Bernhard

Cher Thomas Bernhard, à Ohlsdorf.

Le couple bernhardien par excellence : Thomas Bernhard, lui-même, incarné par Jean-Marc Bory, ou la parole monopolisée. Et sa voisine, tenant lieu et place de son "amie vitale" disparue, ou la parole refusée.

Moments de la vie à deux, repérables dans l'univers romanesque et dramatique de Bernhard, c'est-à-dire de solitudes jointes, où il n'est question que de l'autre absent, l'ami, le neveu, celui du philosophe, décalqué de celui de Rameau. Ce Paul le Fou inventé chez lequel Thomas Bernhard, le solitaire de Ohlsdorf, retrouve la complicité d'un regard intransigeant, tranchant et facétieux, sur notre monde factuel, souvent factice.

Patrick Guinand

Pendant de nombreuses années, Paul, qui avait encore de l'argent et du temps, a voyagé dans le monde entier, d'un Opéra à l'autre, pour finir par proclamer chaque fois que l'Opéra de Vienne était le plus grand. *Le Met, ce n'est rien du tout. Covent Garden, rien du tout. La Scala, rien du tout.* Aucun n'était rien, comparé à Vienne. *Mais, naturellement,* disait-il, *l'Opéra de Vienne n'est vraiment bon qu'un jour par an.* Seulement un jour par an, mais tout de même. Il avait pu se permettre, au cours d'un voyage fou de trois ans, de visiter l'une après l'autre toutes les salles d'opéra de réputation mondiale. Cela lui avait fait connaître à peu près tous les chefs d'orchestre plus ou moins grands, et vraiment grands, et réellement importants, ainsi que les chanteurs et cantatrices qu'ils flagornaient et malmenaient. Au fond, sa tête était une tête d'opéra, et sa propre vie, qui, de plus en plus, et, les dernières années, avec une effrayante rapidité, s'était réduite à une atroce existence, était un opéra, un grand opéra naturellement, avec une fin tragique, comme il se doit.

Thomas Bernhard
Le Neveu de Wittgenstein

LE NEVEU DE WITTGENSTEIN

La fugue de la vie

*"Le comique est toujours
sérieux, jusqu'à ce que
le comique se suicide."*

Thomas Bernhard

Thomas Bernhard est un conteur dramatique. Toutes les figures de ses romans et de ses pièces sont les voix d'un unique propos sur le début de la fin. Donc sur l'existence. Jusqu'en Février dernier, *"l'écrivain musicien"* a travaillé à cette *Fugue de la vie*. Malgré sa connotation pathétique, c'est peut-être la seule manière de définir une oeuvre qui, comme la fugue, joue de toutes les variations de ce qui s'articule, de ce qui s'enchaîne et se déchaîne.

Thomas Bernhard était un immense compositeur de mots, sans jamais être un peintre d'ambiance. Il se concentrait sur des substantifs et sur le verbe, sans les garnir d'un adjectif. Mais en même temps, il inventait des parties vocales : pour des imprécations hymniques, des anti-voeux, des délires verbaux, des paroles prophétiques (...)

La première fois que je lui ai rendu visite dans sa ferme isolée de Ohlsdorf près de Gmunden - c'était en été, il y a onze ans - nous avons parlé toute une demi-journée de dieu et du diable, par une chaleur de trente degrés, sans interruption, sans même une gorgée d'eau; ou plutôt Thomas Bernhard parla divinement, de l'art et du monde, depuis Schopenhauer jusqu'aux saucisses viennoises. A peine étais-je reparti que je recevais déjà la première lettre de Bernhard. Elle commençait ainsi : *"Vous veniez de me quitter quand le neveu Paul de Ludwig Wittgenstein se présenta à ma porte, après avoir mangé huit portions de crème glacée là haut, au village. Il était venu jusque chez moi en taxi depuis la Petersplatz à Vienne (...)"*

.../...

.../...

C'était un prodigieux *écrivain de lettres*. Pourtant, au tout début du mois de novembre de la même année, il envoya deux pages qui commençaient ainsi : *"il vaudrait mieux que je puisse me promener dans le brouillard avec vous plutôt que de vous écrire puisque, comme vous le savez, les mots anéantissent sur-le-champ tout ce qui, encore l'instant précédent, était sensation et pensée. Mais, à l'avenir, il nous faudra bien tous deux vivre avec et par le fait que, sur le papier, nous n'engendrons jamais que destruction, même si c'est dans un état de constante passion, devenue depuis longtemps habitude."*

L'habitude et la passion, qui donc, sans routine, mais avec une incurable manie de la répétition, créent (comme en amour) des variations sur le thème de *L'éternel recommencement*, voilà les pôles entre lesquels sont tendus les personnages de Bernhard.

Et seul Beckett a tendu le même fil au-dessus du gouffre de l'existence. Chez ces deux auteurs, le spectre de l'esprit est universel, seul l'habillement est avant tout austro-allemand chez Bernhard. Beckett a réussi à se libérer de la province irlandaise. Pour combattre la maladie, pour pouvoir écrire, pour échapper à la *perturbation*, Bernhard a entrepris de nombreux voyages en Espagne, au Portugal, en Grèce, en Yougoslavie, mais il est toujours revenu dans le pays natal exécré.

Et c'est là qu'il est mort, d'une maladie cardio-pulmonaire contractée dans sa jeunesse, aujourd'hui encore mal connue et incurable, le "morbus Bock". Quand après lui avoir résisté moralement et physiquement pendant des dizaines d'années, Thomas Bernhard sut que sa mort était devenue inéluctable, il la planifia encore une fois comme dernier acte de la vie.

Peter von Becker
Theater Heute - 1989.1990

"Quand les choses me semblent insipides ou qu'il y a une période tragique, j'ouvre un de mes livres, et c'est encore ce qui me fait le plus rire".

Thomas Bernhard

LE NEVEU DE WITTGENSTEIN

Le dernier témoin

L'amitié, tendue, passionnée, qui unit le narrateur et Paul Wittgenstein n'échappe pas à la dialectique meurtrière qui fait du survivant un tueur. Le récit du *Neveu de Wittgenstein* évoque celui-ci au passé, en un monologue continu, sans espacement typographique, sans pause visuelle, sans banc pour se reposer et admirer le point de vue. Le mouvement du texte suit le déclin du Neveu, jusqu'à sa mort - récit d'une fin, donc; mais dont la trame est ouverte à toutes les digressions et aux retours en arrière. Ce lent et tâtonnant cheminement dans le passé commence sur un séjour à l'hôpital et s'achève, pour Paul Wittgenstein, au cimetière, pour le narrateur, en Crète. C'est là qu'il apprend la mort de son ami, tandis qu'il est en train d'écrire une pièce de théâtre (qu'il s'empresse de déchirer aussitôt qu'elle est achevée).

Le Neveu de Wittgenstein développe sur tout un livre ce qui, dans *Béton*, n'est qu'une digression en passant. C'est là une pratique courante pour Thomas Bernhard, dont on s'aperçoit, en lisant en continuité son oeuvre, qu'il introduit rarement un thème nouveau, mais procède plutôt, à chaque nouveau texte, à une redistribution entre digressions et thème central : façon de jouer différemment de l'ampleur, ou du *tempo* d'un fragment. Dans *Béton*, (paru en allemand en 1982, la même année que *Le Neveu de Wittgenstein*), le nom de Paul Wittgenstein apparaît au détour de la question : aller ou ne pas aller à Vienne :

"Que m'apporte Vienne, me suis-je demandé, et rien que quand je me remémore les noms de tous ceux que je connais à Vienne, j'en ai le frisson, à de rares exceptions près, et ces exceptions n'entraient pas en ligne de compte, soit pour cause de maladie, soit parce qu'ils sont morts depuis longtemps. Pendant des années j'avais bien eu Paul Wittgenstein, le neveu du philosophe, mais il a fini par mourir de sa cruelle maladie qui a duré des années, et tout de même, je dois le dire, en fin de compte, juste au bon moment où Vienne, en fait, n'était plus rien pour lui. Déjà depuis des années il avait marché dans Vienne et Vienne n'avait plus rien eu à voir avec lui. Personne n'était aussi intelligent que lui, personne n'était aussi poétique, aussi intègre en toutes choses. Maintenant que je l'ai perdu, moi-même je n'ai plus rien à faire à Vienne." (*Béton*)

.../...

*Les futurs maîtres n'existent
pas et les maîtres passés
sont morts.*

Thomas Bernhard

"... Parce que cela me rassure toujours de le savoir : moi, je suis immortel ! Non ? Et comment !"

Thomas Bernhard

.../...

Cet éloge funèbre, rapide mais fervent, devient, dans *Le Neveu de Wittgenstein* tout le motif du livre. On y retrouve le même enthousiasme absolu pour Paul Wittgenstein, la même douleur de sa mort. Mais alors que dans *Béton Vienne* est accusée d'avoir causé la mort de Paul Wittgenstein, de l'avoir laissé mourir dans une solitude atroce, avec *Le Neveu de Wittgenstein*, Thomas Bernhard reverse sur le narrateur une grande part de la culpabilité : l'aveu important du *Neveu de Wittgenstein* n'est pas tant la complicité évidente d'une amitié que le secret de sa trahison - par terreur de la mort et de sa contamination, par refus des métamorphoses qu'elle inflige à Paul Wittgenstein et qui le rendent méconnaissable à son plus intime confident. Méconnaissable ? Réellement ? C'est, au contraire, parce que Paul demeure, jusqu'à la fin, trop proche de lui que le narrateur l'évite, qu'il ne veut pas se laisser toucher par les marques d'une agonie qui pourrait être la sienne, et dont l'angoisse, déjà, l'habite.

Chantal Thomas
Thomas Bernhard - Edition Seuil



"Paul est devenu fou parce qu'un jour il s'est subitement dressé contre tout, et que, forcément, pour cela même, il a fait la culbute, tout comme j'ai fait la culbute un beau jour, parce que, comme lui, je m'étais dressé contre tout, seulement, lui est devenu fou pour la même raison que moi j'ai été atteint aux poumons."

Thomas Bernhard
Le Neveu de Wittgenstein

Thomas Bernhard avec « tante » Hedy Stawianiczek.
« Je trouvais idéal d'habiter ensemble à l'hôtel ;
souvent, nous restions quatre ou cinq mois dans un pays.
De très beaux moments »
(entretien avec Asta Scheib).

LE NEVEU DE WITTGENSTEIN

Tout personnage de Bernhard est sans cesse déchiré, déchiqueté, entre un engluement dans sa monstruosité, sa maladie, sa médiocrité, son schnaps ou son radis noir, et une sorte de tentation de la phrase totale, de la musique totale.

Et l'acteur se trouve finalement pris au jeu, pris sur le fait, au vif, en état d'ivresse linguale, de terrorisme verbal.

L'acteur
l'artiste
le fou vous comprenez
l'escroc
le funambule de la corde sensible
le terroriste
le terroriste de l'art

Chez Bernhard, on dirait que le poumon écrit et que le thorax joue. Jusqu'à l'épuisement du souffle. Jusqu'à l'épuisement de la pensée. Malgré le froid, malgré la poussière, Caribaldi ressasse la leçon, l'exercice :

Vous avez des difficultés de respiration
C'est la respiration qui ne fonctionne pas
voilà
Quand la respiration fonctionne
fonctionne aussi le Grand Art
Pour un artiste
pour un artiste qui pratique son art
qui plus est pour un artiste de cirque
ou pour ce genre d'artiste en exercice
qui pratique son art
et qui en plus est par ailleurs un artiste de cirque
artiste de cirque en exercice
maîtriser sa respiration
c'est l'essentiel

Toutes les créatures, tous : à bout de souffle, à bout de pensée.

Tous, finalement, seuls.

Tous en état de corps, en état d'esprit, ainsi dits : "expéditions dans les jungles de la solitude".

Théâtre par excellence : la loge d'opéra, ou la roulotte de cirque ?

Mieux : l'abattoir. La salle de classe et l'amphithéâtre. La seule vérité, la vérité d'abattoir.

Ecrire : une monstruosité. Quelle impudence. Sans aucun doute, une obscénité.

Jouer Bernhard contre l'abrutissement ? Mais on n'en voit pas la fin.

Pas la fin.

LA PRESSE

Un sémillant soliloque

Jean-Marc Bory sait dire tout l'humour de Bernhard, qui se confond avec l'essence de son style. Un style de répétition, obsessionnel, où s'exprime tout l'art de l'exagération dont l'écrivain autrichien disait qu'il définissait l'oeuvre d'art, et qui bascule dans un comique irrépressible, grâce aux mimiques et aux intonations subtiles du comédien.

Le discours intérieur, tortueux, compliqué, faisant des cercles de plus en plus serrés jusqu'à cerner son objet, éclaire à merveille l'écriture de Bernhard, qui s'appuie sur des leitmotifs insistants, des motifs martelés jusqu'à l'outrance, et qui, dans la haine des Autrichiens, le dérisoire d'un prix littéraire, la quête éperdue d'un journal, culmine dans le rire du public.

Thierry Bayle - LE QUOTIDIEN DE PARIS

Jean-Marc Bory joue cet homme, Thomas Bernhard. Il sait être drôle, râleur et joueur, et, évidemment, désespéré - ce que Bernhard était. Il est si juste à chaque mot qu'on regrette plus encore que Bernhard ne soit plus là pour voir ce comédien, "son" comédien.

Brigitte Salino - L'EVENEMENT DU JEUDI

Nous sommes chez Thomas Bernhard à Ohlsdorf en présence du couple bernhardien par excellence : Thomas Bernhard lui-même, incarné par Jean-Marc Bory, ou la parole monopolisée; sa voisine tenant lieu et place de sa réelle "amie vitale" disparue, ou la parole refusée. Dans ces moments de la vie à deux, solitudes jointes, Thomas Bernhard parle seul toujours. Il n'est question que de l'autre absent, l'ami, le neveu, celui du philosophe Ludwig Wittgenstein, logicien autrichien, décalqué sur celui de Rameau. Chez ce Paul le Fou inventé, Thomas Bernhard retrouve la complicité d'un regard intransigeant, tranchant, sur notre monde qu'il poursuit de ses imprécations et de son humour au vitriol. Tout Bernhard est là, une fois de plus, et nous ne nous lassons pas de l'entendre.

L'HUMANITE DIMANCHE

Ce littérateur de haut vol jette un regard acéré sur la vie, sur sa vie. Tout y passe : les cafés viennois comme l'opéra, le sempiternel débat entre ville et campagne comme l'approche de la maladie et de la mort. D'ailleurs l'écrivain s'entretient avec son inséparable compagne, son "amie vitale"... Et toujours les mots jonglent au-dessus des illusions, au-delà des idées reçues. Le mot juste pour éclairer le réel, pour le mettre à nu. Une heure vingt-cinq de théâtre, le temps de rencontrer le cousin autrichien de Beckett.

Jean-Claude KEUSCH et René VIEU - V.O.

CALENDRIER

Représentations au **Théâtre des Treize Vents**

GRAMMONT

MARS

Mardi 5, Mercredi 6, Vendredi 8, Samedi 9 à 20 h 45
Jeudi 7 à 19 h
Dimanche 10 à 18 h

Durée du spectacle : 1 H 20

Renseignements et location au :

Théâtre des Treize Vents
Opéra Municipal
Bd Victor Hugo - 34000 Montpellier

de 13 h à 18 h, du Lundi au Samedi
Jeudi 17 h

tél : 67.52.72.91.

Service spécial d'autobus les jours de spectacle,
départ : 50 mn avant la représentation
(Square Planchon, rue Maguelone)
retour assuré après le spectacle.

Valérie Bousquet
Attachée de Relations Publiques
Théâtre des Treize Vents
Domaine de Grammont - 34000 Montpellier
tél : 67.64.14.42.

Dès que le spectacle aura commencé nous ne pourrons plus
accueillir de retardataires. Nous le regrettons, mais nous
voulons éviter de troubler l'écoute du public et
la concentration des acteurs.